

JACQUES HENRIET ET LA PREMIÈRE ARCHITECTURE GOTHIQUE

par Philippe Plagnieux

Si elles remontent aux origines mêmes de la science archéologique, les études sur l'aube de l'architecture gothique, période comprise entre 1135 et 1155 environ et que l'on nomme parfois « première génération du premier art gothique », n'ont guère trouvé leurs fondements avant les dernières décennies du XX^e siècle. Le nouvel art de bâtir, apparu en Île-de-France et dans ses marges vers 1135, avait été très vite réduit à un seul édifice, Saint-Denis, avec les campagnes commandées par l'abbé Suger. On passait ensuite aux impressionnants monuments à quatre niveaux de la seconde génération, élevés autour de 1155/1160, telles les cathédrales de Paris ou de Laon. On s'obstinait ainsi à ignorer, ou même à nier, les spécificités inhérentes au style de la génération précédente, le plus souvent imparfaitement qualifié – et devrait-on dire significativement – de style « romano-gothique » ou de « style de transition », aussi bien par les spécialistes du monde roman que gothique. Stimulé par l'enseignement reçu de Louis Grodecki, c'est Jacques Henriet, longtemps secrétaire puis vice-président de la Société française d'archéologie, qui mit en évidence les caractères propres de la toute première architecture gothique, remettant en question, entre autres, le dogme de la primauté de Saint-Denis ou celui de l'apparition tardive de l'arc-boutant. Modèle de rigueur scientifique, son analyse se fonde toujours sur le récolement systématique et critique des sources scripturaires ou iconographiques confronté à la lecture méthodique de l'édifice, en introduisant ponctuellement des comparaisons pour chacun des éléments du parti.

Jusque dans les années 1970, avant les premières publications de Jacques Henriet, lorsque l'on évoquait les incunables de l'architecture gothique, il était difficile – voire impossible – de résister à l'attraction dionysienne. Dans sa synthèse parue pour la première fois en 1976, Louis Grodecki avait certes accordé, parallèlement à l'abbatiale de Suger, une importance déterminante à la cathédrale Saint-Étienne de Sens, sans toutefois parvenir à la cerner davantage. Ce monument était sujet à des interprétations archéologiques contradictoires, tant pour sa chronologie insuffisamment précisée que pour la restitution de son parti d'origine, bouleversé durant les derniers siècles du Moyen Âge, sinon dès la seconde moitié du XII^e siècle selon certains auteurs. De nombreux archéologues estimaient, en effet, que le déambulatoire de Sens avait été conçu initialement (vers 1130) avec des voûtes d'arêtes et sans arcs-boutants puis, dans un second temps, voûté d'ogives pour suivre l'exemple de Saint-Denis. D'autres monuments-clefs pouvaient aussi être

avancés mais il s'agissait, le plus souvent, d'édifices n'ayant exercé qu'un rôle mineur ou bien difficilement appréciable, comme le déambulatoire de Morienval ou, plus encore, Saint-Lucien de Beauvais. Inversement, on faisait de Saint-Germer-de-Fly un édifice au mieux contemporain du chevet de Saint-Denis sinon un épigone de ce dernier ; de même pour Saint-Germain-des-Prés, traditionnellement daté autour de 1150-1155.

Jacques Henriet consacra son premier sujet de recherche à l'église Saint-Mathurin de Larchant, sous la direction de Louis Grodecki à l'Université de Paris IV, et le publia dans le *Bulletin monumental* en 1976. La reconstruction avait été entreprise par les chanoines de Notre-Dame de Paris, qui y avaient adapté le modèle de leur cathédrale et, plus particulièrement, celui de la nef, ce qui permit de dater le début du chantier entre les années 1175 et 1180. Cela aurait dû naturellement engager l'auteur à entreprendre une thèse sur l'architecture gothique en Île-de-France durant la seconde moitié du XII^e siècle ou, peut-être même, sur Notre-Dame de Paris. Mais, doté d'un esprit à la fois libre et inspiré par le génie créatif, il préféra s'affranchir de toute tutelle pour se tourner vers les monuments de la génération précédente : il percevait déjà quelles richesses inventives avait engendrées cette période située à la charnière des mondes roman et gothique ; ce moment particulièrement sensible où s'opéra le passage entre les deux principaux styles architecturaux de l'Occident médiéval.

À partir de 1977, Jacques Henriet publia une série d'études sur les premiers monuments gothiques. Bien qu'il n'ait jamais cessé d'enrichir ses dossiers et d'affermir sa connaissance profonde des édifices, ses travaux témoignent d'emblée d'une réflexion longuement mûrie, tant du point de vue de la perception de l'espace architectural que des modes d'approche scientifique. Aussi, au-delà de leur succession dans le temps, les articles qu'il a consacrés à cette période, intégralement réunis ici, constituent-ils un ensemble organiquement pensé, révélateur d'une cohérence intellectuelle en action. Pour cette raison, il a semblé préférable de les regrouper non pas en fonction de leur date de parution mais selon la chronologie même des édifices ou au vu de critères thématiques.

Sa parfaite maîtrise des textes et de la science archéologique lui a permis de se livrer à une véritable redistribution des cartes. Révisant les chronologies et les conclusions trop vite admises, il écarta ainsi Saint-Lucien de Beauvais, considéré depuis le début du XX^e siècle comme l'un des monuments fondateurs de la première architecture gothique, sur la foi d'interprétations erronées et d'une lecture trop hâtive des sources. Inversement, en fixant l'ouverture du chantier de Saint-Germer-de-Fly vers 1135, il hissa son architecte parmi les principaux créateurs de la nouvelle architecture, à la droite de l'abbé Suger et du Maître de la cathédrale de Sens. C'est, en outre, à Jacques Henriet que l'on doit, pour cette cathédrale, d'une part, la datation assurée pour le lancement de la construction, entre 1135 et 1140 et, de l'autre, la preuve que sa structure gothique (avec voûtes d'ogives, alternance entre piles composées et colonnes jumelles, arcs-boutants externes...), appartient incontestablement au projet primitif.

Rejetant le vieux débat par trop stérile sur les sources et les origines lointaines de l'ogive, à la fois dans le temps et dans l'espace, Jacques Henriet a

préféra porter son attention sur les grands monuments romans élevés dans le premier quart du XII^e siècle. Ces chantiers influèrent sur l'esprit et l'art des premiers architectes gothiques, comme le montrent certaines piles de Saint-Martin d'Étampes reprises de Vézelay, le traitement des parties hautes de Sens inspirées de la Charité-sur-Loire ou bien encore, pour Saint-Germer-de-Fly, les éléments de décor et la coursière haute empruntés à la Normandie romane. De façon plus générale, l'inventivité et le souci de performance technique dont fit preuve l'architecture romane dans le premier quart du XII^e siècle précludèrent parfois à l'invention de l'architecture gothique. Le chevet de Fontgombault, avec ses vastes dimensions au sol et l'élévation de son abside, où déjà le mur tend à s'effacer derrière la structure, témoigne de préoccupations annonciatrices du nouvel art de bâtir. Mais Jacques Henriet a aussi démontré que la structure gothique, lorsqu'elle comprenait une paroi mince et évidée sur plusieurs niveaux superposés, ce qui n'était pas encore possible à Fontgombault, devait nécessairement avoir été conçue, dès l'origine, avec le renfort d'arcs-boutants. Même si une minorité d'archéologues commençait à s'interroger sur l'existence de ce système de contrebutement pour les premiers monuments gothiques, mais sans pouvoir le démontrer, il était très majoritairement admis que l'arc-boutant externe gothique n'était pas apparu avant le dernier tiers du XII^e siècle, malgré la présence vers 1100 de tels arcs sous les combles dans plusieurs églises romanes anglo-normandes. Les études de Jacques Henriet sur cette question, qui débutèrent avec l'exemple de Saint-Martin d'Étampes, ont définitivement tordu le cou à ces affirmations en prouvant l'existence d'arcs-boutants externes dès 1135-1140, arcs-boutants peut-être apparus pour la première fois à la cathédrale de Sens.

Outre la rigueur d'une méthodologie, l'une des principales leçons que nous a transmises Jacques Henriet fut de ne jamais oublier que la première architecture gothique ne devait pas être réduite à une simple suite d'innovations techniques, dont l'ogive et le système de contrebutement auraient constitué les éléments fondamentaux. On est en présence d'une nouvelle forme d'expression dans le traitement général de l'espace, dont chacune des composantes, tant pour le plan, l'élévation, la structure que le décor sculpté, participe à une même dynamique d'écriture. Il insistait, plus particulièrement, sur la relation entre le support et l'ogive, l'unité du voûtement, la dissolution des volumes extérieurs ou la continuité des surfaces murales depuis l'abside jusqu'aux travées de nef. En contrepoint à ces éléments fédérateurs et aux influences réciproques des premiers monuments gothiques, il montra les diversités stylistiques ou de courants qui, indépendamment de Saint-Denis, caractérisent ces réalisations – ce qu'illustre, entre autres, l'opposition de parti entre Saint-Germer-de-Fly et la cathédrale de Sens. Cette dernière doit, en outre, être considérée comme le prototype du groupe d'édifices à trois niveaux avec, à l'étage intermédiaire, une fausse tribune. Parmi ces monuments, il convient de faire une place particulière au chevet de Saint-Germain-des-Prés, que Jacques Henriet attribua, avec justesse, au Maître de Sens lui-même.

Il convient, pour terminer, de revenir sur la détermination de Jacques Henriet à identifier les maîtres d'ouvrages des premiers monuments

gothiques pour s'atteler ensuite à leur biographie : il est à remarquer que ces prélats appartenèrent tous à un même cercle étroit et solidaire. Ce moyen d'approche a particulièrement porté ses fruits lors des dernières recherches de Jacques Henriët, consacrées à l'adoption et à l'adaptation de la première architecture gothique d'Île-de-France dans la mouvance cistercienne. Il a mis ainsi en relief la personnalité exceptionnelle de Godefroy de La Roche-Vanneau, un cistercien, cousin de saint Bernard, devenu évêque de Langres. Godefroy fit appel, vers 1150, au nouvel art de bâtir pour sa cathédrale de Langres et pour Clairvaux, dont il avait été le prieur. L'influence de ces deux édifices se retrouve ensuite à Cherlieu, première fille de Clairvaux, et, mêlée avec d'autres sources provenant plus directement de l'Île-de-France, à la cathédrale de Lausanne – pour la première campagne de travaux du déambulatoire entreprise vers 1170. La cathédrale avait eu précédemment pour évêque un ancien moine de Clairvaux, Amédée de Clermont (1145-1159), et le diocèse comptait plusieurs fondations cisterciennes de Cherlieu.

Par une série d'articles fondateurs, parmi lesquels il convient de faire une place exceptionnelle à ceux consacrés à la cathédrale de Sens et à l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly, parus dans le *Bulletin monumental* en 1982 et 1985, Jacques Henriët a ouvert la voie à un vaste champ de réflexion dont il donna également les cadres. L'état pitoyable des reliures de ces deux numéros du *Bulletin monumental*, qui me les font immédiatement repérer sur les rayonnages de ma bibliothèque, suffit à témoigner de ma dette scientifique envers leur auteur.